

CHRIS SINGLETON

(COACH SAINT QUENTIN BB)



Chris Singleton était connu en France pour ses tirs à longue portée. Il est devenu, en dix-huit mois, à Saint-Quentin, un coach respectable et respecté. Douze questions pour mieux le faire connaître.

1 Est-il vrai que tu es si concentré que même ta femme n'a pas le droit de te parler le jour d'un match?

Je suis quelqu'un de très abordable toute la semaine. Mais c'est vrai, je suis très concentré les jours de match. Je me prépare, je regarde des cassettes, qui peuvent très bien être des matches universitaires, pour me mettre dans l'ambiance. J'aime bien être basket, basket, basket. Cette concentration est plus forte encore qu'à l'époque où j'étais joueur, car j'ai maintenant beaucoup moins d'influence quand le match commence. Ce sont les joueurs qui font les passes, exécutent les systèmes, qui défendent. Mais dans la semaine, et spécialement le jour du match, c'est à moi de préparer le plan de bataille.

2 Tes origines françaises?

Mon père était un militaire américain. Il était dans une base en France près d'Epinal. Ma mère est française. Mon frère Alain est né à Paris, et moi à New York. J'y suis resté deux mois. Nous sommes revenus en Europe. J'ai passé deux ans en Angleterre, et puis trois ans en France, où j'ai été élevé par mes grands-parents jusqu'à l'âge de cinq ans. Je suis reparti faire mes études aux Etats-Unis, et je suis revenu en France à 21 ans. J'ai appris à parler le français, mais je ne l'ai jamais étudié, si bien que j'ai du mal à l'écrire, ce qui est un handicap pour pas-

ser le brevet d'Etat.

3 Ton passé de basketteur américain?

J'ai commencé le basket à 10-11 ans, c'est très tard pour un Américain. Je l'ai pratiqué dans un lycée, en Californie, mais, jusqu'à l'âge de 14-15 ans, je n'ai pas eu ma place dans une équipe. Je n'étais pas assez bon. J'ai continué à travailler, travailler. A 16 ans, j'ai commencé à percer un peu. A partir de là, je suis entré dans un Junior College, à Halcock, pendant deux ans. C'est un college qui se trouve dans la ville où mes parents habitent actuellement, Santa Maria, à 30' de voiture de Santa Barbara. Après j'ai réussi à obtenir une bourse pour l'Université de Montana, pour deux ans. Mon frère jouait à cette époque à Mulhouse avec Carmine Calzonetti. Il lui a parlé de moi. Et quand Calzonetti est allé à Challans, je l'ai rejoint. J'ai signé un contrat en pensant, comme tous les Américains ou Franco-Américains qui débarquent en France, que j'allais rester seulement un an. J'en ai profité pour revoir ma famille avec laquelle je n'avais pas eu de contacts depuis quinze ans. Je suis en France depuis dix ans.

4 Tu étais un shooteur spécialiste des attaques de zone?

Exact. J'étais un joueur plutôt offensif, et en 2, j'ai marqué parfois jusqu'à 40-50 points. Je n'avais pas les appuis nécessaires pour faire la même chose en Nationale 1. C'était dû au fait que j'ai commencé trop tard le basket; jeune, je n'ai pas joué dans une équipe. Je suis un joueur qui a appris le basket lui-même, sur les playgrounds. Je shootais, je shootais. Je suis devenu assez bon dans ce domaine, mais je n'ai pas appris grand chose par

ailleurs.

5 Quels sont tes copains dans le basket français?

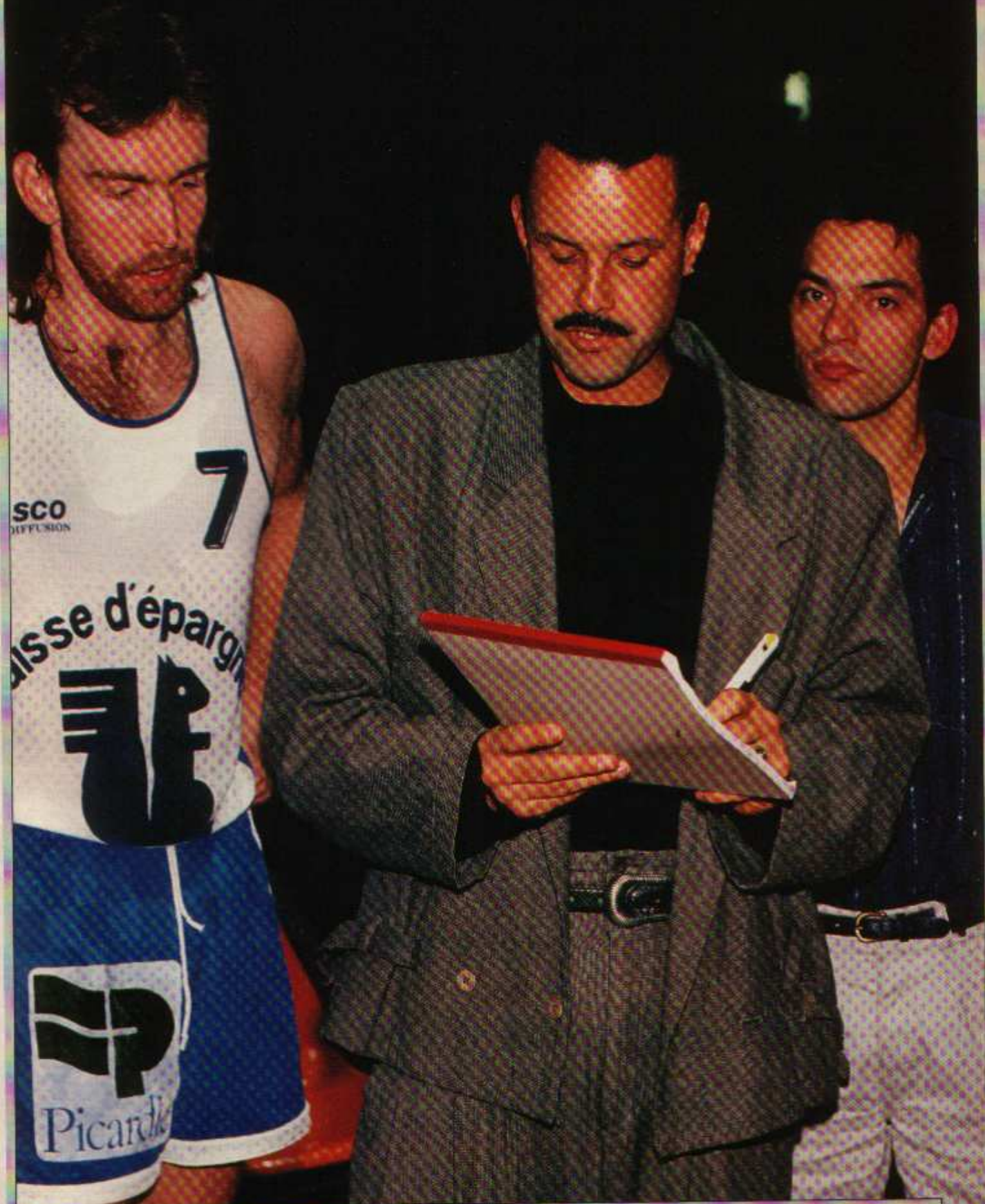
La seule personne avec laquelle j'ai des contacts réguliers, c'est Ron Cornelius de Sceaux. J'ai joué avec lui à Challans. Il vient passer chaque Noël avec nous à Saint-Quentin. A vrai dire, je suis quelqu'un qui reste en lui-même. Je suis très introverti. Je donne mon amitié très difficilement. J'ai des amis très proches, mais très peu. J'en ai 2-3 à Saint-Quentin, mais ils n'ont rien à voir avec le basket. Maintenant, des copains, quand on est dans le basket, on en a plein, des millions.

6 Est-ce que ça ne fait pas mal au cœur d'arrêter de jouer à 30 ans?

Je le croyais. Mais, j'ai réfléchi à ça, et je me suis rendu compte que j'avais la chance d'arrêter alors que j'avais toujours la passion pour le basket. Je n'étais pas comme certains qui vont à l'entraînement en traînant les pieds; une attitude qui est difficile à admettre quand on sait que les joueurs ont beaucoup de temps libre. Moi, je me suis donc arrêté au bon moment, alors que j'étais toujours motivé. Nous étions 12^{ème}, en novembre 87, ça ne tournait pas bien. Et comme j'étais l'entraîneur du centre de formation, on m'a demandé de prendre en mains l'équipe. Je voulais de toutes façons devenir coach. Les circonstances ont précipité ce tournant. J'ai essayé de continuer de jouer tout en entraînant, ça ne marchait pas. L'équipe n'était pas guidée, et en plus je n'étais plus très bon sur le terrain. Le risque n'a pas été de prendre l'équipe en 1B, mais de continuer en 1A, car cette équipe, de l'avis de tout le monde, ne pouvait pas faire grand chose. C'est là

par PASCAL LEGENDRE

LES JOUEURS



AIMENT LA DISCIPLINE!

que j'ai mis en jeu ma réputation.

7 Une défense de zone, une attaque posée avec un premier shoot au bout de 25 secondes, c'est ta conception de coach ou bien tu fais à Saint-Quentin avec les moyens du bord?

Je n'ai pas de conception fixe. J'ai fait ça parce que j'avais une équipe qui n'était pas assez rapide pour jouer les contre-attaques, et qui a la nécessité de travailler 20-25 secondes avant le premier shoot. La saison prochaine, j'aurai d'autres joueurs, je changerai notre façon de jouer. Comme technicien, je suis un passionné de la défense. J'ai fait faire des zones, qui n'en sont pas vraiment. C'était en fait une match up avec des rotations, 10-12 rotations, que l'on travaille beaucoup depuis un an et demi, tous les jours. J'aimerais faire beaucoup de choses encore, mais le petit problème que j'ai eu à Saint-Quentin, c'est d'avoir un effectif un peu réduit. Mes références, c'est mon vécu. Ce que j'ai connu comme joueur. J'ai toujours été passionné, et capable de regarder, tous les jours, 3-4 matches de suite à la télé. Quand je rentre aux Etats-Unis, je visionne des matches de 10 heures le matin à 20h le soir. De la même manière j'irai au championnat d'Europe à Zagreb. Quand on est passionné, ce n'est pas du travail, c'est du plaisir. Pour revenir à la défense, j'aimerais avoir une équipe capable de faire comme les Knicks: défendre de ligne de fond à ligne de fond pendant 40'. Quand on n'a que cinq joueurs, ce n'est pas possible. Contre Cholet, on a remonté 14 points, mais les joueurs étaient crevés, je me suis senti impuissant, il n'y avait pas de solution.

8 Ton avis sur le problème des naturalisés?

C'est le même que tout le monde. Il y a eu des abus, et ce n'est pas normal. Des joueurs qui se sont naturalisés pour l'argent, et je ne suis évidemment pas d'accord. Malheureusement, il y a des gens qui payent pour les bêtises des autres. On a chez nous Bob Wymbs, et c'est un véritable Français. Franck Lewis est né à Saint-Quentin, il joue dans son club, il n'y a pas plus Français que ça. On a aussi le cas de son frère Gary, qui lui n'a pas le droit de jouer car il n'a pas trois ans de FIBA. Il a joué ici il y a deux ans, il repart aux Etats-Unis pour être entraîneur, et quand il revient, on lui dit: tu ne peux plus jouer. C'est ridicule. Quand je pense qu'il y a deux ans, on l'a intercepté à la frontière belge, on lui a mis les menottes, on l'a attaché au radiateur, tout ça parce qu'il n'avait pas fait le service militaire. On le considérait donc bien comme Français... et là, il ne peut pas jouer. Ça me met en rage.

9 Pour un coach, la vie de tous les jours à Saint-Quentin, dans une ville qui est toute entière derrière son

équipe, ce n'est pas éprouvant?

Nous sommes allés à Monaco pour les playoffs. Il y avait peut-être 200 spectateurs. J'ai dit à Bill (Sweek): ça doit être dur de se rendre compte que son travail n'est finalement apprécié que par une poignée de personnes. Moi, à Saint-Quentin, c'est complètement différent. J'ai beaucoup de pression parce qu'il y a 5.000 spectateurs à tous les matches. Les gens sont pris par le basket. C'est leur vie. Quand on gagne, les gens sont plus heureux, ils sont fiers. Quand on perd, ils en prennent un coup, moralement. Ils sont impliqués personnellement. L'équipe est à eux, les joueurs sont à eux. Je suis sûr que l'entraîneur du Racing gagne plus d'argent que moi à Saint-Quentin, et qu'il n'a pas la même pression. Je suis sous tension à partir d'août jusqu'au moment où je pars en vacances. J'ai dû changer de numéro de téléphone deux fois cette année. J'ai déménagé, je n'ai pas mis mon nom sur la sonnette. J'évite de me balader dans les endroits publics avec ma femme. Les gens ne sont pas méchants, mais ils estiment normal de me parler de basket. Qu'est-ce que vous allez faire samedi? Gary Lewis va-t-il jouer la saison prochaine? Comment vont les genoux de Bob Wymbs? Je suis obligé de répondre la même chose des centaines de fois. Dans certaines villes, on rencontre ce genre de choses quand l'équipe gagne. A Saint-Quentin, c'est quand tu gagnes et quand tu perds. Tiens hier, j'ai reçu un paquet de lettres de supporters, il y en avait au moins 600. Les gens me remerciaient pour la saison qu'on venait de faire. Des lettres de deux-trois pages parfois. Je sais que les gens sont très concernés parce que je fais. C'est quelque chose de très important dans leur vie. Je n'ai jamais vu ça. Même aux Etats-Unis. Ça existe peut-être chez les universitaires. C'est vrai, là-bas les étudiants vivent pour leur équipe. D'ailleurs, je veux que notre kop descende juste derrière les deux panneaux. Actuellement, nos «mimiles» sont tout en haut des gradins, ils ne pèsent pas vraiment sur l'adversaire, les arbitres. Ça serait mieux s'ils se rapprochaient du terrain. Comme à Duke, par exemple. Tout en faisant attention qu'il n'y ait pas de débordements. Pour l'instant, on n'a jamais eu de problème, mais il faut faire attention. Je pense qu'à Saint-Quentin, il existe environ 4.000 passionnés, et le reste vient parce que l'on gagne. Mais la base de supporters est donc bien plus importante qu'ailleurs. Si on perdait plusieurs matches, il y aurait une lassitude, mais elle serait moins sensible qu'ailleurs.

10 Tes loisirs, tes vacances?

Mes vacances, c'est surtout l'occasion d'aller voir la famille. Mais je conserve toujours un contact avec le basket. Je vais emmener ma femme à Zagreb. Après, elle va m'aider à faire un «play book». C'est un livre, épais, dans lequel sont répertoriés tous nos systèmes. Je le donne à chacun

de mes joueurs. Comme ça, ils ne peuvent pas dire qu'ils ne sont pas au courant. C'est ma femme qui entre ça dans l'ordinateur. Elle était cheer-leader dans son collège, elle aime le basket, elle s'est impliquée à 100%. Ça facilite la vie. A part ça, je lis. Mais j'aime les bouquins qui sont vrais. Pas les romans. Actuellement je suis en train de lire la vie de Napoléon. J'aime bien les grands leaders du Monde. Je suis un peu comme Bobby Knight, qui prenait référence sur le général McArthur. Je veux savoir comment ces leaders-là ont réussi à convaincre des gens de les suivre. Comprendre leur puissance de persuasion, leur puissance psychologique. Ça me sert pour mon travail de coach. Je lis ça en français. Je lis en anglais les journaux. De manière générale, je lis beaucoup de périodiques. En France, les quotidiens locaux, *L'Equipe*, *Maxi-Basket*, *Le Monde*. J'aime savoir. Quand je ne comprends pas quelque chose, je prend un dictionnaire pour me mettre au courant. Si quelqu'un me parle d'un événement qui s'est passé en 1914, je me trouve bête de ne pas savoir, et je cherche à me renseigner pour pouvoir comprendre la fois suivante. A part ça, j'adore les fringues. J'adore la classe. Je suis quelqu'un, en tant que coach, qui est beaucoup regardé. L'image de l'équipe, la façon dont elle se comporte, c'est un peu moi. J'ai le devoir d'être quelqu'un qui présente bien, d'avoir une équipe qui présente bien. Je pense que si l'on parle de Saint-Quentin, on dira c'est une équipe qui a de la classe. C'est important. On a même été cité par le Matra Racing en référence. Je pense que lorsqu'une équipe gagne et qu'elle se met à exploser de joie devant le public, ce n'est pas la classe. Nous, quand on gagne un match, on attend d'être dans le vestiaire pour faire des gestes et tout ça. C'est pareil, on a battu Gravelines de 20 points chez eux. Au retour, j'ai dit aux joueurs de faire le nécessaire, mais ça ne m'intéressait pas que l'on gagne de 40 points chez nous, de les humilier.

11 Comment te juges-tu comme homme?

Je me trouve très droit. J'essaye de rester fidèle à ma philosophie. Déjà, il faut en avoir une, une philosophie, ne pas chercher à faire comme les autres. Je n'ai pas de stéréotype. J'ai des relations un peu privilégiées avec mes joueurs. Ils savent qu'ils peuvent venir me voir, parler avec moi. J'ai eu la chance que la transition se fasse très bien entre Chris Singleton joueur, copain, et Chris Singleton entraîneur, qui aime la discipline. Je suis quelqu'un de très organisé. Je sais déjà ce que je vais faire au mois d'août prochain. Quand les joueurs arrivent à l'entraînement, ils savent exactement ce qu'ils vont faire. Ils apprécient beaucoup. Malgré ce que l'on dit, les joueurs aiment la discipline. Ils ne demandent que ça. Je connais des joueurs qui sont allés à Antibes, et qui ne veulent plus y rester. Ils veulent rentrer de nouveau dans un sys-

tème, dans une équipe où l'on travaille très dur. C'est le cas ici. Mais au bout, on a le plaisir d'avoir fait le maximum. Je crois que les gens qui connaissent le basket nous apprécient parce que Saint-Quentin, c'est quelque chose de très sain.

12 Le message que tu voudrais faire parvenir à un jeune espoir français?

Il faut qu'il essaye de faire un peu la part des choses. Un très bon jeune, on va le monter en épingle très vite. Un truc qui m'a fait enrager, c'est ce qui est arrivé à Rigau-
deau lors du Tournoi des As. Il a

bénéficié d'une certaine liberté, il en a profité pour mettre ses shoots, et le lendemain, on a lu, on a entendu: Rigau-
deau, c'est la nouvelle révélation française, ça va être un super. J'étais désolé pour ce joueur. Que va t-on faire maintenant? On va lui proposer plein d'argent. C'est une constatation que je fais depuis 10 ans: des espoirs, en France, il y en a plein. Mais combien de très bons joueurs en fin de compte? Très peu. Pourquoi? Parce qu'en France, on perd le goût du travail très tôt. Les choses viennent trop facilement. Le jeune est victime de ce système. Les Français ne sont pas plus bêtes, moins bons physiquement que les autres, que

les Espagnols, les Yougoslaves. C'est un problème de mentalité. C'est difficile de trouver des jeunes qui ont envie de travailler. Aux Etats-Unis, on casserait un carreau, on fracturerait le verrou de la porte d'un gymnase pour aller s'entraîner, pour le plaisir de jouer. En France, moi, je suis obligé d'aller chercher les joueurs. Mon message, c'est donc de dire à un jeune d'essayer de faire la part des choses, de repousser les avantages financiers, pour acquérir le nécessaire physique, technique, mental. Ce n'est pas dans *L'Equipe*, dans *Maxi-Basket*, à la télévision, qu'il deviendra un grand joueur, c'est en travaillant. □

